Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 8

Artikel: Madame au marché
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194141

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 25.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Madame au marché.

Pour une ménagère sérieuse qui, chaque jour, soigne l'intérieur de sa maison, veille à l'éducation de ses enfants, ravaude le linge et dirige sa servante, le marché est un repos, presque une partie de plaisir, qui la sort momentanément de ses occupations monotones et sédentaires.

Au marché, elle travaille sans doute encore pour son ménage, pour le père et les enfants, dont l'appétit est excellent, et qui viennent s'asseoir à table, sans se demander comment la mère a pourvu au nécessaire, sans se rendre compte des difficultés qu'il y a à varier un menu, tant simple soit-il, et à contenter toutes les bouches. Mais ces achats du mercredi et du samedi sont pour la ménagère une variante agréable.

Et d'abord nos marchés, celui de Lausanne tout particulièrement, offrent un ravissant coup d'œil. N'est-il pas charmant ce contraste entre l'intérieur d'une maison, les casseroles et les marmites et cette succession non interrompue de corbeilles de fruits, qui font venir l'eau à la bouche, de légumes étalant leur fraîcheur, de vases de fleurs qui sourient aux passants?...

D'ailleurs on rencontre beaucoup de monde au marché, on y retrouve de vieilles connaissances, des voisins et des voisines. On y apprend une foule de nouvelles, de petits scandales, de mariages à sensation, tout autant de choses qu'on ignorerait si l'on restait constamment à la maison.

Et n'est-il pas bon de trouver de temps en temps quelqu'un à qui dire un peu ce qu'on a sur le cœur?

On commence par des plaintes sur tous les soucis que donne l'entretien d'un ménage, on en énumère toutes les difficultés, tous les ennuis, et l'on termine sur le dos de son prochain. Ça fait du bien, ça repose, ça soulage.

Par ci par là, dans les groupes, on entend un dialogue qui varie rarement d'un marché à l'autre :

— Si vous saviez, madame, comme mes gens sont difficiles! On ne sait bientôt plus que leur donner... Les haricots, par exemple, mettez-en seulement deux fois dans la semaine, les voilà qui font la mine : « Toujours des haricots! »

« Le *légume vert*, ils m'en laissent la moitié; les choux, j'en ai deux qui ne les aiment pas; les macaronis, il ne faut pas leur en parler... C'est une misère!

— A qui le dites-vous, madame. Il vous faudrait voir mon mari! En voilà un qui est difficile à contenter : C'est trop cuit; ce n'est pas assez cuit; c'est brûlé; ça manque de sel et patati et patata!... C'est à vous dégoûter de faire les repas!

— Je crois bien. Et puis, on ne peut pas avoir constamment les yeux sur la cuisinière, qui fait souvent le contraire de ce qu'on lui commande.

— Taisez-vous!... laissez-moi me plaindre. Il y a longtemps que la mienne me boit le sang. Si je ne mettais pas la main à tout... Quoi! il faut y passer pour le croire. Il n'y a pas de jour que je ne trouve quelque chose de cassé.

— Eh bien, oui, et puis elles vous soutiennent que c'était déjà fendu!...

— Et la propreté, ma chère, parlons-en!...

— Et dire que ça n'a que l'orgueil, que ça met des toilettes le dimanche!... Je vous jure que j'ai l'air d'une pauvre malheureuse à côté de la mienne.

— Je vous crois. On peut bien dire que l'orgueil, que l'ambition perd le monde. Ce n'est du reste pas seulement les domestiques : on voit par là de ces damettes qui se donnent des airs!!... Comme si on ne savait pas d'où çà sort!...

— Ah! il y a longtemps que je remarque tout çà. Mais, écoutez... il faudrait aussi voir le fond du sac!...

— Alors. Je préfère aller mon petit train et puis que ça dure... Tenez, voilà une robe que je porte depuis quatre ans; elle a été retournée deux fois. Tandis que tant d'autres en font une neuve tous les six mois... Et puis, je vous dis, ça se donne des airs!

— Des airs de pimbèche... Mais, allons toujours, qui vivra verra... Eh! ti possible! voilà bientôt dix heures! Si je veux mettre mes choux sur le feu, c'est le moment.

— Et moi qui dois encore aller à la boucherie. Au revoir, madame... Ça va toujours passablement à la maison?...

— Ça va, ça va... Mon ainée n'est rien bien. Avec cette influenza, et puis ce temps qui n'est pas naturel...

— Au revoir... Ce que je vous ai dit mercredi de Mme X., c'est entre nous, vous savez!...

— Oh! soyez tranquille. Du reste je n'ai pas l'habitude de me mêler de ce qui ne me regarde pas.

— Sans doute; mais il y a de ces choses qui vous révoltent. N'est-ce pas vrai?

— Mais!... Quand nous nous reverrons, et que nous serons moins pressées, je vous en dirai bien d'autres sur des gens... Oh! vous ne pourrez jamais le croire!... Enfin!... Eh bien, au revoir... Jamais je ne mettrai mes choux pour le dîner.

— Et mon bouilli!... Au revoir.

L. M.

On mâidzo bin recoumandâ.

L'arrevè soveint que dâi dzeins dâo mémo meti sont dzalâo lè z'ons su lè z'autro, et dein lo fond, cein est bin ési à compreindrè, kâ quand on est solet et qu'on a totès lè pratiquès, fâ meillâo vivrè què quand y'a cauquon d'autro qu'attirè lè dzeins. Mâ que volliâi-vo! faut que tsacon vivè; lo sélâo reluit po tot lo mondo, et, bon grâ, mau grâ, sè faut conteintâ.

Y'ein a que ne volliont pas que sâi de d'étrè dzalâo et que sè conteintont dè bisquâ ein leu-mémo, sein derè lo mot; mâ y'ein a dâi z'autro que ne sè font pas fauta dè délavâ per dévant lo mondo clliâo que voudriont vairè à ti lè diablio.

Lo pére Biquelin étâi moo, et coumeint dè son viveint l'avâi tant poâire d'étrè einterrâ tot vi, l'avâi recoumandâ à son valet dè lo bin férè vesitâ se vegnâi à passâ l'arma à gautse, po étrè sû que l'étâi bin storbe. Quand don l'a z'u veri lè ge, son valet démandè à n'on mâidzo que passâvè justameint pè lo veladzo, dè veni lo vairè po bin savâi à quiet s'ein teni. Lo mâidzo, que n'avâi jamé étâ démandâ po veni vairè Biquelin quand l'étâi malâdo, fâ âo valet :

— Quin mâidzo a soigni voutron pére?

— C'est monsu Tireboué.

Adon lo mâidzo, qu'étâi dzalâo qu'on tonaire su son collègue Tireboué, et qu'avâi crouïe leinga, fâ :

— Ah! l'est monsu Tireboué qu'a soigni voutron pére?

— Oï.

— Eh bin, n'é pas fauta d'allâ vairè; po sû voutron pére est moo; vo pâodè étrè tranquillo.

On crouïo vaurein.

Dou z'épâo que vegnont dè sè mariâ, fasont on petit tor dè noce et passâvont découtè on part dè bouébo achetâ su on mouret. Stâo nové z'épâo étiont dâo gros moué, kâ l'hommo étâi bicllio et la fenna clliotsivè, que cein ne lâo gravâvè pas d'étrè dâi bravès dzeins.

Quand passiront vai clliâo bouébo. ion dè clliâo vaureins, on maulaprâi et on molhonéto sè met à derè :

— Eh! vouâiti-vâi! parait qu'à la ménadzéri on a âovai la dzéba âi sindzo.

L'épâo, furieux, s'arrétè, sè revirè contrè cé petit chenapan et lâi fâ, ein lo menaceint dâo poeing :

— Est-te por mè que te dis cein?

— Na, repond l'autro, qu'étâi dza su sè piautès po décampâ.

— Est-te po ma fenna?

— Na.

— Adon, por quoui est-te?

— Por ti lè dou, repond lo gosse ein sè sauveint âo galo.